

L'histoire transnationale

Par Geneviève Warland

- G. Budde, S. Conrad, O. Janz (éd.), *Transnationale Geschichte. Themen, Tendenzen und Theorien*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.
- C. Charle, J. Schriewer, P. Wagner (éd.), *Transnational intellectual networks. Forms of Academic Knowledge and the Search for Cultural Identities*, Campus Verlag, Frankfurt/New York, 2004.
- M. Espagne, «Les limites du comparatisme en histoire culturelle», *Genèses* 17, 1994, p. 112-121.
- H.-G. Haupt, J. Kocka (éd.), *Geschichte und Vergleich. Ansätze und Ergebnisse international vergleichender Geschichtsschreibung*, Campus, Francfort/New York, 1996.
- J. Osterhammel, *Geschichtswissenschaft jenseits des Nationalstaats. Studien zu Beziehungsgeschichte und Zivilisationsvergleich*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2001.
- B. Schulte (éd.), «Transfer lokalisiert: Konzepte, Akteure, Kontexte», *Comparativ. Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsforschung* 16/3, 2006.
- M. Werner et B. Zimmermann (dir.), «De la comparaison à l'histoire croisée», *Le genre humain* 42, 2004.

Comment penser l'écriture de l'histoire au-delà des frontières de l'Etat-nation, cadre de référence de la modernité occidentale? Comment surmonter les conceptions, souvent réductrices de l'Autre, à l'horizon de l'Europe ou du monde? Tel est le défi posé par l'histoire transnationale. Certes, cette « nouvelle histoire » n'est pas neuve : elle est le résultat de réflexions et de pratiques historiographiques qui remontent, au plus tard, à l'entre-deux-guerres, par l'application systématique de la comparaison en histoire, dont le parangon est Marc Bloch avec sa synthèse sur la société féodale. Malgré son caractère innovant lié aux réflexions programmatiques qui y sont menées, l'histoire transnationale ne peut faire fi des courants de recherches sur l'impérialisme, l'industrialisation, le prolétariat, ni de ceux d'histoire religieuse ou d'histoire du droit, qui ont adopté depuis longtemps une telle posture. Elle s'inspire également des études postcoloniales tant par certains concepts et approches que par l'extension de son objet au-delà du monde occidental.

Comme l'indique la sélection des articles et livres dont cette *review* se veut un aperçu très synthétique, plusieurs courants sont particulièrement productifs dans ce domaine historiographique dépassant les cadres de l'Etat-nation: si on se limite au continent européen, il s'agit, d'un côté, de l'étude des transferts culturels entre l'Allemagne et la France, initiée par M. Espagne (ENS) et M. Werner (CNRS/EHESS), et, de l'autre, de l'histoire comparative à partir des travaux de J. Kocka (Université libre de Berlin), mais aussi de H. Kaelble (*Humboldt-Universität*, Berlin), de même que de H.-G. Haupt (IUE) ou encore de l'histoire transnationale dans un contexte « extra-européen » comme chez J. Osterhammel (Université de Constance) ou S. Conrad (IEE), étudiant les contacts avec la Chine ou le Japon. Enfin, l'« école de Leipzig » autour de M. Middell est particulièrement active dans les domaines de l'histoire transnationale et globale, avec e. a. la publication de la revue *Comparativ. Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsforschung*. Ces quelques noms de « maîtres » et d'initiateurs ne fait pas droit au nombre bien plus important de doctorants et de chercheurs engagés dans l'étude empirique de cas de transferts, croisements ou phénomènes globaux, qui non seulement s'inspirent des cadres théoriques, généralement développés en commun, mais les alimentent aussi.

On peut considérer que l'histoire transnationale se situe à la jonction de celle des transferts, de l'histoire croisée, de l'histoire comparée et de l'histoire globale, recouvrant tant les débats de fond qui confrontent ces différents champs que la richesse et la variétés des

thèmes investigués. Néanmoins, la profusion des concepts utilisés pour caractériser ce qui dépasse le national, à laquelle s'ajoutent encore ceux de *Beziehungsgeschichte* (histoire des relations) et de *Verflechtungsgeschichte* (histoire des interdépendances) signale l'engouement pour l'internationalisation de la science historique, mais peut-être aussi un certain emportement, illustré par des concepts différents seulement en apparence et une littérature programmatique quelque peu redondante. L'histoire transnationale comme sortie du « nationalisme méthodologique » recoupe *a priori* tous les domaines de l'histoire: agraire, culturelle, économique, sociale, intellectuelle, politique, religieuse ; l'histoire des genres, celle de l'environnement, etc. Elle s'applique aussi à l'histoire des disciplines: l'histoire, la littérature, les mathématiques, la philosophie, et bien d'autres encore.

Dès lors, loin d'être une histoire politique au sens d'une histoire des relations internationales, l'histoire transnationale a en vue des aspects plus larges des échanges au point de vue social, culturel, économique, etc., mais aussi à celui des discours, représentations et symboles. L'histoire transnationale remet en question la position de l'Etat-nation à la fois comme unité territoriale et administrative et comme catégorie d'analyse. Cependant, elle ne se présente pas comme son antithèse : elle repositionne le rôle de l'Etat dans la formation de la société nationale. Deux exemples peuvent être donnés, le premier par rapport à l'Empire allemand durant la période wilhelmienne et le second par rapport à une région de l'Allemagne, la Saxe aux XVIII-XIX^e siècles. Ici, Espagne, Middell et d'autres montrent le développement en Saxe d'une relation structurante à la France. La culture de cour, la littérature libérale du XIX^e siècle, la réaction des Saxons à l'épisode de Napoléon, la culture française de la haute administration de Dresde, les volumes d'échanges à la foire de Leipzig sont autant d'exemples de cette relation (voir e. a. *Von der Elbe bis an die Seine. Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert*). Là, Conrad, Osterhammel et d'autres analysent les transformations sociales et mentales de la société allemande au moyen de perspectives portant la marque d'un regard extérieur: le traitement des minorités en Allemagne, l'ethnologie, les colonies comme laboratoires de la modernité, la conception juridique ou ethnique de la nationalité allemande, les formes de domination et d'administration dans la métropole et dans les colonies, etc. (*Das Kaiserreich transnational. Deutschland in der Welt 1871-1914*).

Deux concepts se révèlent centraux: la comparaison et le transfert. Alors que dans le premier cas, il s'agit d'un concept-outil, issu de la démarche de recherche, fondé sur la sélection et l'abstraction, le second désigne un processus historique réel, dont il faut rétrospectivement dégager les caractères propres. La comparaison procède sur un plan sémantique, formel, privilégiant la synchronie, tandis que l'étude du transfert se fonde sur l'analyse diachronique, à partir de pratiques et de discours contextuellement interprétés.

A titre préliminaire, il convient de signaler que les auteurs insistent sur la complémentarité entre l'approche comparative et celle des transferts : la comparaison est vue comme la condition de leur étude. Car elle est nécessaire pour apprécier les changements et mesurer ainsi l'impact des importations.

Nombreuses sont les catégories pouvant aider à comparer. Ainsi, si on se penche sur les relations entre l'Est et l'Ouest de l'Europe, les thèmes suivants peuvent servir d'indicateurs: développement des villes, industrialisation, formation de l'Etat-nation, apparition et forme des dictatures entre les deux guerres, conditions de la démocratisation à l'Est après 1989, consommation de masse, structures familiales, éducation, Etat social, mouvements sociaux, sécularisation, etc. La comparaison peut porter sur des structures socio-économiques ou politiques mais aussi sur des représentations comme, par exemple, le souvenir transnational de l'Holocauste ou l'étude des symboles nationaux en France et en Allemagne. Elle peut poser des questions à une échelle plus ponctuelle ou beaucoup plus large : telles, d'un côté, celle, cruciale, du *Sonderweg* allemand, qui interroge les conditions

d'apparition du national-socialisme en Allemagne par comparaison avec les structures sociales et politiques d'autres Etats-Nations européens, et, de l'autre, celle d'un « Sonderweg » européen : pourquoi, à l'inverse d'autres continents comme l'Asie, le système capitaliste s'est-il imposé en Europe (occidentale)?

De manière générale, la comparaison vise la recherche systématique des ressemblances et des différences pour un ou plusieurs phénomènes historiques. Selon les objectifs, elle peut être contrastive (mise en évidence des différences), généralisante ou universalisante (identification des similarités), particularisante (mise en évidence du caractère unique d'un phénomène en faisant ressortir ses particularités), macrocausale ou microcausale ; elle peut se présenter comme une comparaison *intraculturelle*, *interculturelle* (entre des aires culturelles qui partagent des zones de contact) ou *transculturelle*.

Même si la comparaison opère davantage synchroniquement, elle peut également déployer des formes diachroniques. Si on prend comme objet d'analyse l'empire comme forme politique dominante dans le monde entre 1450 et 1650, on peut faire apparaître les similitudes et les différences entre les empires et surtout interroger les raisons pour lesquelles cette forme-là s'est imposée plus particulièrement. On peut encore interroger les formes de ces empires prémodernes avec celles des empires de la fin du XIX^e, héritages des précédents ou empires coloniaux, afin de chercher à comprendre, par contraste, les mécanismes et conditions de possibilité et de maintien de tels ensembles politiques. Mais ce type de comparaisons entre des périodes historiques différentes doit être soumis au test de la symétrie des éléments à comparer.

Des auteurs tels que Haupt ou Kocka mettent en avant les apports de la comparaison: d'un point de vue heuristique, elle permet d'identifier les questions négligées dans sa propre historiographie; sur un plan descriptif, elle aide à clarifier le profil de cas particuliers en les confrontant avec d'autres; au plan analytique, elle est indispensable pour formuler des questions causales et y répondre; d'un point de vue paradigmatique, la distanciation qu'elle induit encourage la « déprovincialisation » des cadres de la recherche : elle a donc un effet « libérateur ».

Quant aux transferts ou interdépendances historiques, ils portent sur les mécanismes d'import/export entre deux ensembles en contact. Une attention particulière est accordée aux mécanismes de construction d'une identité collective (nationale, régionale ou autre) dans son rapport avec les influences extérieures. Les historiens qui ont ouvert ce champ d'études insistent sur l'idée de continuité historique et sur l'importance de concrétiser les transferts : c'est à l'aune de médiateurs (tels que artisans, commerçants, représentants de professions libérales, intellectuels, etc.) et de lieux de médiations -villes (par exemple, Strasbourg), régions comme la Saxe mentionnée ci-dessus, mais aussi, pêle-mêle, universités, revues, associations, salons littéraires, mouvements politiques, syndicats, ...- que se mesure le contact ponctuel entre deux cultures. Il porte sur des produits, des personnes, des textes, mais aussi sur des représentations, des significations et des concepts.

L'histoire des transferts s'intéresse donc particulièrement à des objets culturels et socio-économiques. Dans cette optique, l'étude des réseaux intellectuels et universitaires dans les sociétés européennes offre un large champ de recherches, mais aussi celle des mouvements migratoires, celle de l'introduction de formes d'organisation sociale (telles les corporations sur le modèle des villes allemandes ou hollandaises dans la Russie de Pierre Le Grand), ou encore celle de l'importation de modèles sociétaux (ainsi l'américanisation de l'Europe après la seconde guerre mondiale dans les styles de consommation, les méthodes de gestion, les approches scientifiques et les styles politiques). Ce dernier exemple indique qu'il importe d'étudier non seulement les transferts intra-européens, mais aussi les transferts extra-européens, lesquels jettent un pont en direction de l'histoire globale. En outre, idéalement il ne faut pas considérer le transfert dans une relation binaire mais à entrées multiples.

A l'instar de la comparaison, le transfert présente des types différents: il peut aller de la simple réception (comme dans le cas de savoirs scientifiques et techniques) à l'assimilation totale ou partielle des éléments venus de l'extérieur ou, à l'inverse, à leur refus ou rejet. Dans ce même registre, il importe de se poser la question des transferts manqués ou « oubliés », afin de mieux cerner la logique de ces mécanismes d'importation ou d'acculturation.

Pour ce faire, un troisième terme apparaît, celui de croisement qui se présente comme un dépassement de la méthodologie des transferts, à laquelle il ajoute deux dimensions. D'une part, le croisement interroge la représentation d'elle-même par la culture de réception et insiste davantage sur l'idée de réciprocité et de réversibilité dans les échanges culturels. D'autre part, il interroge les présupposés référentiels de l'observateur, exigeant de sa part une plus grande réflexivité à l'égard des décalages liés à la langue, à la terminologie et aux formes de conceptualisation (voir le dossier du *Genre humain* consacré à l'histoire croisée). Un exemple fournit un bref éclairage sur la procédure de croisement: l'étude de Conrad sur l'historiographie japonaise montre tant la genèse d'une science historique moderne dans ce pays par l'importation et l'adaptation de modèles européens que l'impact de cette importation/adaptation opérant une réécriture de l'histoire japonaise à la lumière des méthodes et des cadres théoriques européens.

Finalement, parallèlement au « transnational turn » se trouve le « spatial turn » illustré par les recherches en histoire globale, dont l'aire des intérêts se situe à l'évidence dans le *transculturel*. L'histoire globale recourt elle aussi aux méthodes des comparaisons, transferts et croisements. Avant tout, il lui importe de saisir les (nouveaux) rapports à l'espace en termes de dialectique de déterritorialisation (réseau, communication) et de reterritorialisation (modèles de souveraineté et processus d'identification). Elle implique également une ouverture vers des champs historiographiques moins développés, comme l'histoire de l'environnement portant sur les processus biologiques (conditions climatiques, maladies, modes alimentaires, etc.). A côté des régimes économiques et des communautés culturelles, on peut chercher à définir globalement des zones écologiques. L'histoire globale se reconnaît comme celle de l'«interconnectivité», d'«espaces interactifs» conçus non comme des entités fermées, mais, au contraire, poreuses et ouvertes.

Pour conclure, le point de vue transnational présente plusieurs mérites soulignés par les historiens convoqués. Il permet de dépasser l'eurocentrisme en relativisant le caractère exclusif des théories de la modernisation qui ont vu dans l'Europe le modèle de développement par excellence : au niveau de la science et des techniques, au plan économique avec le marché et sur le plan politique avec l'institutionnalisation de la démocratie participative. Il apporte un gain épistémologique, non seulement par la réflexivité imposée par ce genre de recherche, mais aussi par la lumière nouvelle projetée sur des phénomènes étudiés non plus seulement de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur. Si elle ramène de la sorte l'histoire du côté des sciences sociales en montrant l'importance des catégories analytiques, l'histoire transnationale ne perd pas pour autant de vue la nécessité d'une recherche fondée sur les sources et pas seulement inspirée de la littérature secondaire.

Last but not least, il vous est loisible de suivre ou de participer à ce(s) mouvement(s) historiographique(s) en consultant le site <http://geschichte-transnational.clio-online.net>.